

que, voyageur intrépide, connaissant, comme Swift le lui rappelait dans une épître, tous les postillons et tous les rois de l'Europe, il pouvait, dans un dernier voyage, se faire verser sur quelque cime des Alpes ou des Pyrénées.

Cependant il avait promis le serin, et il finit par préférer le désespoir probable de sa tante au sien, c'est à dire à celui d'Anastasia ; car l'obtenir de bonne grâce était par trop difficile ; et il se décida à le dérober. Comment s'y prit-il ? comment trompa-t-il la vigilance affectueuse de lady Judith ? on l'ignore. Sans doute que, de même qu'en Catalogne, pour s'emparer de la forteresse de Denia, il s'était ménagé des intelligences dans la place : n'importe enfin, le comte Peterborough apporta le célèbre serin à Anastasia, en lui recommandant de le cacher à tous les yeux, de ne le garder que pour elle seule ; ce que la capricieuse cantatrice promit, touchée de la nouvelle preuve d'amour que lui donnait un si grand capitaine. Or il faut savoir que, sans espoir de tromper la bonne dame, mais uniquement pour faciliter l'enlèvement de Fifi, on avait substitué au merveilleux oiseau un autre canari de la même taille, de la même nuance de couleur, aussi bien apprivoisé, exactement semblable en un mot... excepté qu'on eût vainement attendu de lui et l'air jacobite, et ces mots si bien prononcés, ce défi politique jeté par un pauvre oiseau à tous les whigs et à tous les rebelles d'Angleterre : *Vive le roi Jacques.*

Le comte de Peterborough, effrayé de son audace et de son larcin, n'osait plus se présenter devant sa tante ; il s'éloigna même pendant quelque temps pour éviter toute explication. Lorsqu'il reparut chez elle, un grave incident avait eu lieu dans la politique d'action, et la vieille lady Judith ne pouvait y être restée insensible. Poussé par de mauvais conseillers, le chevalier de Saint-Georges avait débarqué en Ecosse ; mais la fortune avait trahi son courage, et il s'était rembarqué vaincu, sa tête mise à prix, presque aussi malheureux à Sheriffmour que le fut vingt ans après son fils Charles-Edouard à Culloden.

Le comte de Peterborough n'eut donc pas besoin de paraître étonné en trouvant sa tante si triste. Allant au devant de toutes ses condescendances, elle l'entretint tout d'abord elle-même de la catastrophe dont elle gémissait en fidèle Jacobite ; puis, par une transition naturelle, passant au serin favori : " Ah ! mon cher Charles, ajouta-t-elle, non sans faire pâlir et frissonner le comte, vous qui quelquefois ne voulez pas croire à la sensibilité de Fifi... apprenez que le pauvre oiseau, depuis que notre prince légitime a été si fatalement trahi, refuse de faire entendre une seule note ; jugez si ce témoignage de deuil ne m'attache pas encore davantage à mon idole ! "

Grâce à sa bonne étoile et à la prévention de la noble douairière, le comte de Peterborough était sauvé. Il n'eut garde de démentir cette explication du silence sympathique de l'oiseau royaliste, et, après avoir placé cet *éloquent* mutisme à côté du dévouement filial qui rendit jadis la parole au fils muet de Crésus, il alla recommander à sa chère Anastasia de garder plus scrupuleusement que jamais le secret de son heureux larcin.

III.

Il est de ces esprits chagrins et misanthropes qui, habiles à découvrir une tache au soleil et une mauvaise pensée dans un cœur de femme, soupçonnent peut-être Anastasia Robinson d'avoir bien moins désiré la possession du fameux serin, que le désespoir et, par suite, la mort de cette excellente tante, qu'on lui opposait comme le seul obstacle à son mariage avec le comte de Peterborough. Si elle avait fait ce calcul, elle fut bien trompée sans doute. Toutefois, le serin substitué mourut de sa mort naturelle ; il mourut, et, pour comble de douleur, la noble lady Judith se trouvait alors sans consolateur, son neveu chéri était en voyage. Dieu sait combien de larmes coulèrent sur l'oiseau défunt !

La source de ces larmes n'était pas encore tarie, lorsqu'on introduisit auprès de lady Judith une jeune et belle étrangère qui lui avait fait demander un entretien mystérieux. Lady Judith, qui n'allait plus ni à la cour, ni dans le monde, ni au théâtre, n'avait jamais entendu ni vu la célèbre Anastasia, et c'était elle. En vrai sirène, elle captiva facilement l'attention de la vieille douairière, écarta adroitement le motif supposé de l'entretien sollicité par elle, et plus adroitement encore se trouva comme naturellement amenée à chanter... Quel air choisit Anastasia ? ce fut sans doute l'air si bien chanté par le merveilleux serin, l'air jacobite ; car lady Judith, émerveillée et pleurant d'émotion, se vit réduite à convenir dans son cœur que si Fifi vivait encore, il serait surpassé par cette ravissante voix, capable de convertir au roi légitime tous ses rebelles sujets des trois royaumes... " Ah ! quelle consolation, quel bonheur si un pareil chant pouvait de temps en temps venir charmer sa solitude ! " Elle exprima quelque chose de cette idée à la belle chanteuse, qui s'y attendait, mais qui modestement lui répondit que son neveu, son neveu chéri... et ceci était un secret... qu'elle confiait tout bas à lady Judith... son neveu avait su conquérir depuis longtemps l'amour d'une femme qui chantait pour le moins aussi bien qu'elle. Bref (toujours sous le secret), lady Judith apprit que son neveu avait juré d'épouser la belle Anastasia, mais qu'il hésitait à conclure cet hymen, par crainte du ressentiment.